

HOMMES D'UN TEMPS, HOMMES DANS LE TEMPS
Réflexion à partir de quelques paysages de l'Imerina
(Hautes Terres centrales de Madagascar)

par
Hervé RAKOTO-RAMIARANTSOA

"Science de l'espace, de sa logique et de son organisation", cette définition de la géographie par J. Dresch (*Encyclopædia Universalis*) situe l'espace au centre des préoccupations de la discipline. Support physique de l'implantation des sociétés humaines, l'espace enregistre leurs actions ; il est le lieu où interfèrent trois catégories de facteurs : le milieu naturel, l'organisation sociale et l'infrastructure économique. L'importance respective de chacun de ces facteurs détermine les caractères de l'espace considéré. En tirant leur subsistance de cet espace, en s'y répartissant et en l'exploitant à leur manière, les hommes y révèlent leur organisation, leur système de pensée, leur mode d'action. Ils lui donnent alors un sens : il n'est plus anonyme⁽¹⁾. Une phrase de J.P. Sartre, rapportée par H. Isnard, illustre bien ce fait : "Les significations viennent au monde par les entreprises des hommes".

Autre intérêt de l'étude de l'espace : sa durée est à une échelle toute autre que l'échelle humaine. De ce fait, il enregistre et garde les témoins des formes d'organisation que les hommes ont successivement mises en place. Son étude devrait alors permettre de voir s'il y a continuité ou contradiction dans les significations que différentes sociétés ont pu lui accorder.

LIBRERIE

(1) H. Isnard, "Espace et temps en géographie", *Annales de Géographie*, XCIV, 525, 1983, p. 534-545.

Aussi, nous est-il apparu intéressant de présenter une réflexion sur l'espace en Imerina, région au cœur des Hautes Terres malgaches dont la profondeur historique est un trait essentiel. Si "les groupes ethniques malgaches sont d'incontestables réalités géographiques, fruits d'un certain rapport à l'espace et agents d'organisation différenciée de celui-ci"⁽²⁾, l'originalité de l'espace merina réside dans l'identification groupes sociaux - groupes territoriaux, conséquence de l'organisation politique. Une belle illustration en est donnée par la plaine du Betsimitatatra, devenue *kibon'Imerina* (littéralement le ventre de l'Imerina) quand l'organisation politique monarchique en fit une région densément peuplée et intensément cultivée⁽³⁾. Une démarche de géographe nous fera observer des situations concrètes pour essayer d'en comprendre la logique, à partir de quelques exemples analysés dans l'est (le Vakiniadiana) et dans le nord de l'Imerina (carte n° 1).

I

X LE VAKINIADIANA

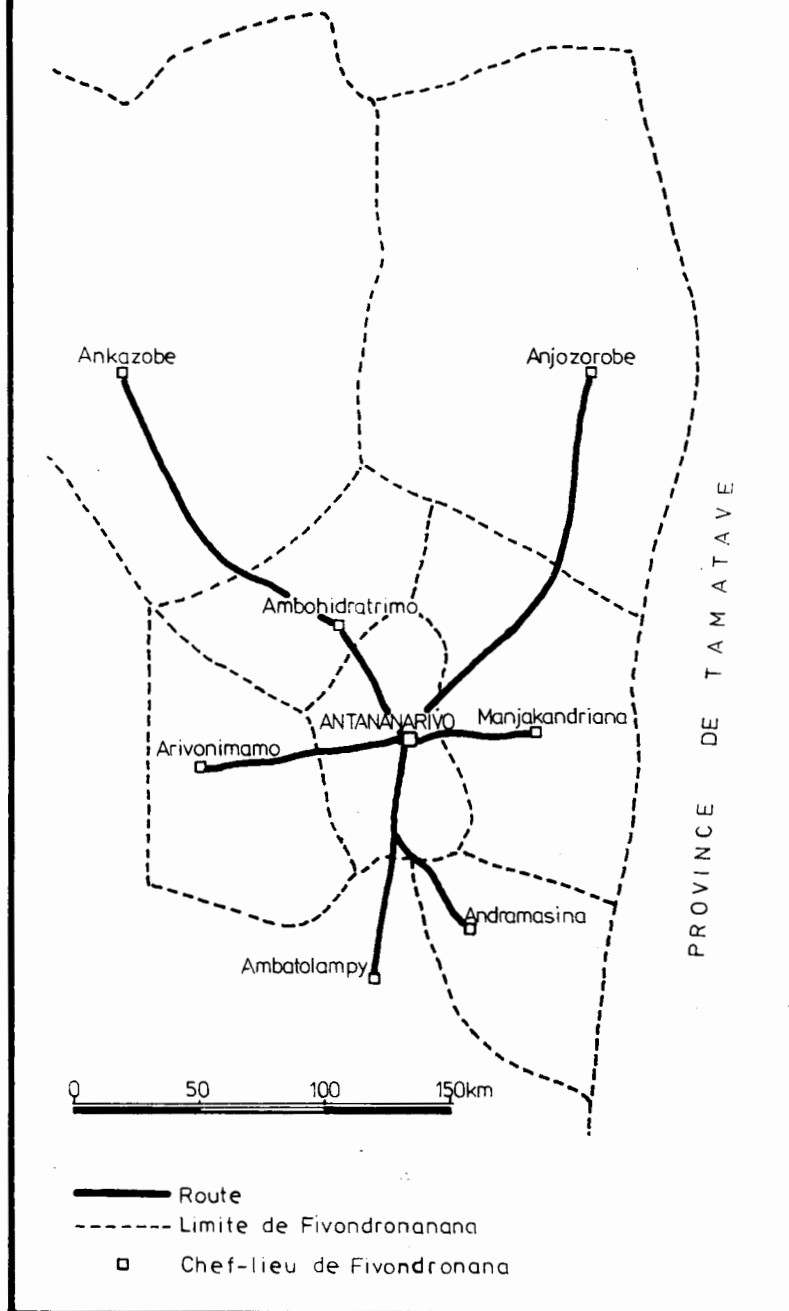
[Expression significative d'une certaine conception des relations entre une société et un espace, le mot Vakiniadiana (carte n° 2) désigne à la fois une étendue territoriale et les hommes qui en sont originaires. Dans le découpage administratif, le terme désigne de nos jours le *fivondronana*⁽⁴⁾ de Manjakandriana et ses habitants, donc une région située à une cinquantaine de kilomètres à l'est de la capitale, de plusieurs centaines de km². Le terme *Vakiniadiana* évoque un certain nombre de représentations particulières du pays. D'abord une forte densité démographique, 94 habitants au km² au début des années 1980, soit près de sept fois la moyenne nationale, et trois fois plus que la densité de la province la plus peuplée, celle d'Antananarivo. Dans les années 1960, une étude qui situait le seuil de saturation des campagnes des Hautes Terres centrales à 11 ares de rizières par habitant, indiquait 9 ares par habitant pour cette région. Seconde image, le caractère contraignant du milieu naturel : un relief élevé, accidenté, avec des surfaces importantes en pente forte et des bas-fonds peu étendus, la pauvreté de sols granitiques dont

(2) J.P. Raison, *Les Hautes Terres de Madagascar et leurs confins occidentaux*. Paris, ORSTOM-Karthala, 2 t., 1984.

(3) H. Isnard, "Les bases géographiques de la monarchie hova", in *Eventail de l'histoire vivante. Hommage à Lucien Febvre*, Paris, A. Colin, 1954, p. 195-206.

(4) *Fivondronana* : unité administrative. Cf la hiérarchie des collectivités décentralisées : *fokontany*, unité de base, *firaisana*, *fivondronana*, *faritany* ou province.

CARTE N°1-LE CADRE DE L'ETUDE : les Fivondronana
d'ANJOZOROBE et de MANJAKANDRIANA



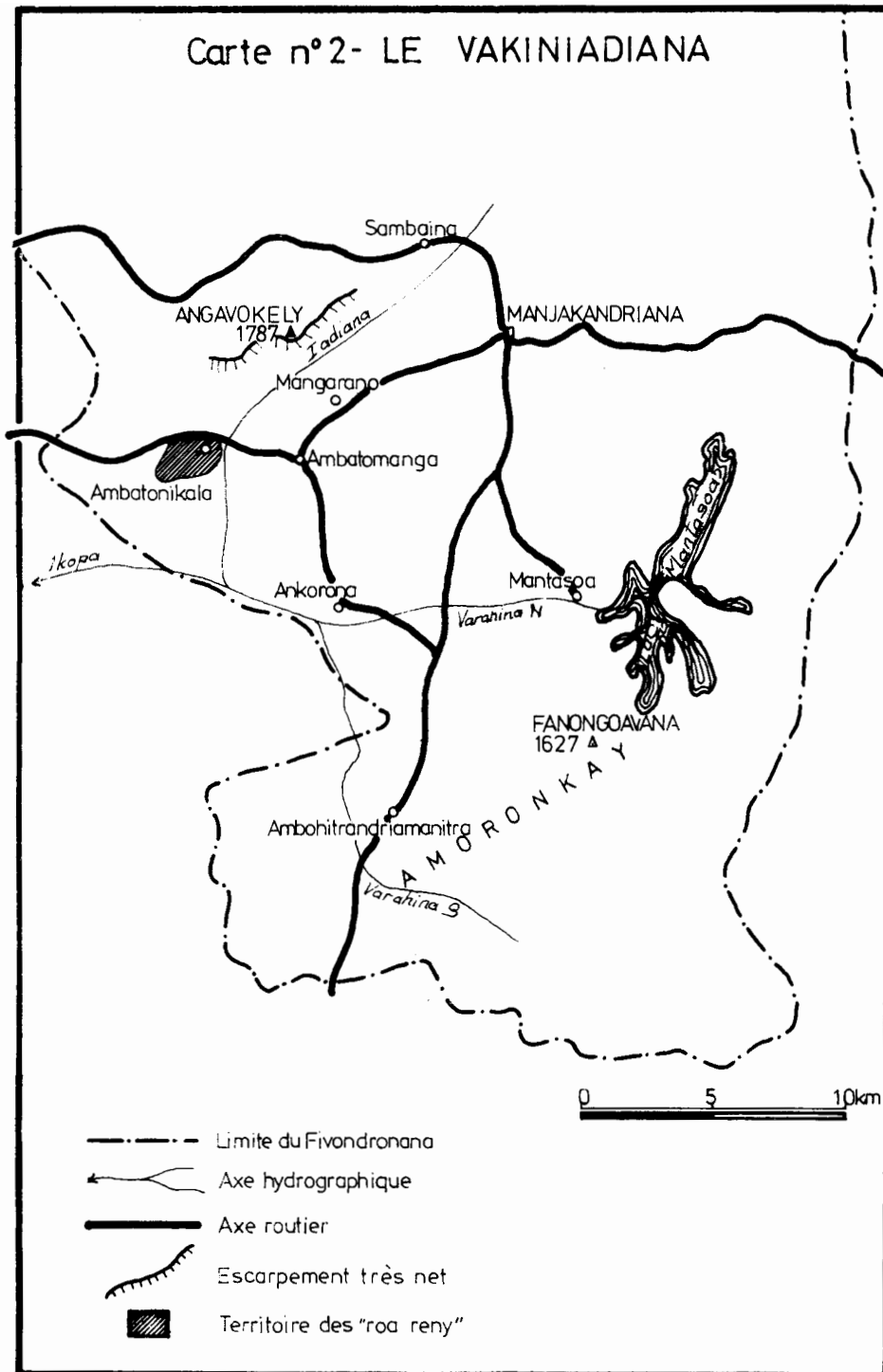
la potentialité pédologique est d'autant plus limitée que l'extension des reboisements en eucalyptus est importante (70 % de la surface cultivable), un climat plus humide et surtout plus frais que dans le reste de l'Imerina. Autre caractéristique, la diversité des activités : en plus des travaux agricoles classiques, la place importante tenue par l'élevage laitier sous l'impulsion de la mission protestante, du Bureau central laitier et, récemment, de la société Tiko et l'élevage d'embouche traditionnel. De multiples activités artisanales (forge, tissage), exploitation forestière (bûcheronnage, charbon de bois) et les déplacements saisonniers hors du pays complètent ces occupations. Parmi ces migrants, citons des salariés agricoles en Alaotra, des scieurs de long dans les secteurs forestiers du Centre-Est, parfois aussi dans l'Ouest (Tsiroanomandidy, Port-Bergé) et des commerçants ambulants dans différentes régions de l'île. Pour caractériser les hommes un dernier trait : le Vakiniadiana est perçu comme "dur à la tâche", tenace, accrocheur, idée qu'exprime un proverbe : "*Antananarivo no tsara trano ka i Vakiniadiana no sola vantony*"⁽⁵⁾. Tous ces caractères synthétisent la perception que, de l'extérieur, on peut avoir du Vakiniadiana.

Etymologiquement, le terme *Vakiniadiana* signifie : "les espaces que traverse l'Iadiana", affluent sur la rive droit de la Varahina nord, dans la partie amont du bassin versant de l'Ikopa. Selon les traditions, la région était déjà définie avant Andrianampoinimerina (des passages des *Tantara ny Andriana*⁽⁶⁾, concernant les lieux d'origine des talismans royaux le montrent). Mais les indications les plus nombreuses remontent au règne de ce souverain. Ses limites sont vagues vers l'est et vers le nord, rien n'est précisé pour les distinguer de celles du Vakinisisaony, ni de celles de l'Avaradrano, sauf vers le nord-ouest avec la barrière naturelle du massif de l'Angavo. Vers l'ouest, le Vakiniadiana est limitrophe du territoire des Tsaravoninahitra (Antanamalaza). Les divisions territoriales tracées par Andrianampoinimerina placent la partie située à l'ouest des digues de l'Iadiana dans l'Avaradrano, mais une telle délimitation, qui sépare les deux rives du cours d'eau, ne correspond plus à l'image d'"espaces que traverse l'Iadiana". En revanche, dans la partie méridionale, la Varahina nord constitue une limite nette : au-delà commence l'Amoronkay.

(5) C'est la ville d'Antananarivo qui a de belles maisons et ce sont les jeunes du Vakiniadiana qui sont chauves. Allusion probable au transport sur la tête, du bois du Vakiniadiana, destiné aux constructions de la capitale.

(6) R.P. Callet, *Tantara ny Andriana eto Madagasikara* (Histoire des rois), Tananarive, Académie malgache. Traduction personnelle du texte malgache.

Carte n°2- LE VAKINIADIANA



Dans les relations qui le concernent, deux traits remarquables apparaissent. Le premier est qu'Ambatomanga, "du côté est de l'Iadiana", est le principal village mentionné. C'est là que les Vakiniadiana et les Vakinampasina⁽⁷⁾ se réfugièrent - après une première défaite pour résister à Andrianampoinimerina. Dans la cinquième partie du territoire du Vakinisasaony divisé par le souverain, Ambohipaniry et Ambatomanga sont les seuls villages importants cités par les *Tantara ny Andriana*. Le fait qu'Andrianampoinimerina ait choisi Ambatomanga pour installer Rasendra, une des futures épouses de Radama I^{er}, prouve la place centrale que le village occupait dans le Vakiniadiana. Second trait, cet espace, une fois conquis, devint une zone où le peuplement fut densifié (*novoaonjona*). Des "soldats-colons" originaires de l'Avaradrano (Mandiavato et Tsimiamboholahy) y furent installés⁽⁸⁾, ce qui ne semble pas s'être fait sans quelque hostilité des populations autochtones. Les traditions orales permettent ainsi de dessiner un espace "traversé par l'Iadiana", centré sur Ambatomanga, dont le rôle a été renforcé par des fonctions historiques : c'est dans ce village que les étrangers devaient attendre l'autorisation du souverain pour se rendre à Antananarivo. Y fut implantée, dans les années 1820, la première école missionnaire créée hors de la capitale ; en y établissant un chef-lieu de canton, la colonisation française en fit le cœur de la vie administrative.

La région à laquelle on attribue le nom de Vakiniadiana et qui est l'Amoronkay, partie sud du *fivondronana* de Manjakandriana, au-delà de la rivière Varahina, est restée en dehors de ces choix historiques. Les secteurs du *fivondronana* localisés dans l'est-nord-est, autour de Sambaina-Manjakandriana, sont, eux, liés au développement récent de la voie de chemin de fer et de la route. On ne peut comprendre cette région d'Ambatomanga que par cette ancienne organisation. La politique de peuplement à partir du XVIII^e siècle est à l'origine, malgré des conditions naturelles répulsives, de la densité humaine actuelle, dans un pays granitique, actuellement mal équipé en infrastructure routière (Antananarivo-Ambatomanga était pourtant, au XIX^e siècle, le principal axe de communications avec la région est de l'île). L'histoire de cette région a

(7) Les Vakiniadiana et les Vakinampasina : étymologiquement ces deux termes se rapportent à des zones traversées par des cours d'eau, donc à une réalité géographique. Mais ils sont employés ici pour désigner des groupes humains. Cette identification montre, nous semble-t-il, le système territorialisant de la société.

(8) Information orale de feu Ravelomanana, pasteur et écrivain. Le Vakiniadiana aurait été un lieu de migration forcé pour tous ceux qui gênaient Andrianampoinimerina.

créé des liens, des habitudes de vie dont certains aspects transparaissent encore dans les comportements actuels. Un exemple significatif : celui du village d'Ankorona, situé au bord de la rivière Varahina, à l'extrémité sud du pays vakiniadiana. Les habitants de ce village préfèrent aller au marché d'Alarobian'Ambatomanga, plus éloigné et surtout moins dynamique et moins fourni que celui d'Atalatan'i Moronkay, car ce dernier "se trouve dans l'Amoronkay".

L'unité du Vakiniadiana apparaît moins nettement quand elle est vécue ou observée de l'intérieur. Les récits des batailles livrées par Andrianampoinimerina montrent que les villages conquis étaient indépendants les uns des autres. Il n'y avait donc pas d'unité fondamentale, chaque village avait ses propres modalités d'implantation et d'organisation. Autre fait, qui va dans le même sens, tout en se reconnaissant vakiniadiana, les groupes se différencient entre eux. Sur la rive droite de la rivière Iadiana, les habitants des six villages du *fokontany* d'Ambatonikala constituent le lignage des *teraky ny roa reny*,⁽⁹⁾ qui s'identifie en se référant à Andriamiakadaza, l'ancêtre commun. Cette unité relative se manifeste sous plusieurs formes : le tombeau d'Andriamiakadaza, resté encore un lieu de prière pour ses descendants, l'existence d'un ancien tombeau collectif pour les six villages, des terres qui appartiennent, pour l'essentiel, aux *teraky ny roa reny*, qu'ils soient sur place ou à l'extérieur, l'existence de terres communautaires que les *teraky ny roa reny*, eux seuls, peuvent cultiver, à l'unique réserve de l'accord de l'exploitant précédent. Ce sont là des caractéristiques d'un territoire nettement délimité dans leur esprit et dans l'espace, celui de la descendance d'Andriamiakadaza. Ils s'y sentent en sécurité et disent : "ceux qui sont en dehors des limites du territoire des *roa reny - faritry ny roa reny* - ne sont pas des nôtres". Une nette différenciation est faite par rapport aux autres Vakiniadiana, qui révèle une certaine conception du rapport à l'espace, observée également dans d'autres pays tropicaux. En effet hors du territoire, l'insécurité s'accompagne d'une remise en question de l'identité sociale"⁽¹⁰⁾.

L'exemple de ce lignage montre une atomisation du Vakiniadiana et souligne ainsi l'importance de la connaissance du type d'occupation de l'espace. Evoquer le relief accidenté de la région, l'extension des boisements

(9) Les descendants des deux mères (*teraky* : descendants).

(10) J. Gallais, "La perception et la pratique de l'espace dans les milieux tropicaux" in *Espaces vécus et civilisations, Mémoires et documents de Géographique*, C.N.R.S., 1982, p. 29-47.

d'eucalyptus, la forte charge démographique, la riziculture dans les bas-fonds étriqués, les cultures sur les versants des collines, ... sans rendre compte du fait que les hommes qui y vivent, qui l'ont aménagé, perçoivent le cadre spatial selon un autre système de référence, à savoir le territoire des *roa reny*, ne ferait que reproduire ici le stéréotype sur l'unité de Vakiniadiana.

Deux exemples montrent l'importance du lien entre le paysage actuel et l'histoire de l'espace. A Mangarano, village situé au nord-est d'Ambatomanga, le paysage se différencie de celui, classique, du pays vakiniadiana par deux faits : la configuration plus montagneuse du relief (au nord et à l'est du village, les hauteurs dépassent 1 600 m), avec une densité plus forte de la couverture ligneuse, à différents stades végétatifs (des rejets récents aux repousses de plusieurs années) et une disposition générale des champs de cultures pluviales en courbes de niveau, sur les versants de la "colline-site" du village. Les principales spéculations, les activités exercées par les habitants ne se différencient pas de celle de l'ensemble de la région. L'observation de champs abandonnés, dans un contexte de production insuffisante, est frappante. Les traces d'anciennes parcelles de cultures apparaissent très nettes sur les versants des collines qui font face, vers l'est, au village ; sur la colline du village même, des rizières très bien aménagées ne sont plus cultivées. Ce paradoxe s'explique par l'organisation sociale. Si l'origine du village est encore mal établie, en revanche chaque ménage se rattache au nom d'un des anciens qui ont formé le groupement primitif. Il en résulte la coexistence de plusieurs lignées, les *Teraky...*⁽¹¹⁾, qui ont contracté entr'elles par des unions matrimoniales, des liens de parenté. La structure foncière reflète ce caractère : les terres constituent une propriété collective, immatriculée en 1906 au nom de six individus représentant la communauté. Une partie des terres du village est répartie entre les différentes lignées - *vaky olatry ny teraky...*⁽¹²⁾ -, ce qui est connu et accepté par tous, et une autre partie restée bien collectif (ce qui n'est plus entièrement respecté depuis les années 1960, quand une appropriation individuelle a commencé, avec l'accord des anciens). Toute transaction foncière, concernant des terres attribuées aux lignées, ne peut avoir lieu qu'entre les descendants des six personnes au nom desquelles sont inscrites les terres de la communauté. Si le cas se présente, le transfert est répertorié dans un document interne au village, après information et approbation de la communauté villageoise, le *fokonolona*. Une immatriculation collective,

(11) En tout huit personnes, qui auraient toutes été *hova* (roturiers libres).

(12) Expression qui signifie que tel terrain appartient à telle lignée car son chef l'a défriché.

avec le même système de transactions, a aussi été effectuée par les villages voisins d'Anerindrano et de Saharavo Nord. Mangarano s'est trouvé peu à peu bloqué à l'intérieur de son territoire immatriculé, et la faim de terre qui s'en est suivie a disposé ses habitants à recevoir les techniques nouvelles à leur portée, pour tirer le meilleur parti des terres disponibles (ce qui explique les traces de cultures en courbes de niveau, apparues dans le paysage au cours des années 1960) ou à emprunter des terres. Le second cas concerne les terres des collines situées à l'est du village, appartenant à Anerindrano. Elles furent défrichées, aménagées, "mûries" (*nomasahana*) : à ce stade, les propriétaires ont alors voulu profiter de leurs biens et les paysans de Mangarano ont préféré abandonner ces champs. Ces tensions entre deux groupes sociaux occupant des espaces contigus confortent l'idée d'une atomisation du Vakiniadiana "historique" et aboutissent par ailleurs à une exploitation illogique de l'espace. Les rizières situées au sud du village de Mangarano sont une autre illustration, très nette, du même phénomène. Bien drainées il y a une vingtaine d'années, elles sont aujourd'hui marécageuses (*horaka*) car, faute d'entretien, le canal écoulant les eaux vers le sud s'est rétréci, et faute d'un consensus avec Anerindrano, il n'a pu encore être "réhabilité".

Ce n'est pas uniquement avec ceux qui sont à l'extérieur de leur territoire que les hommes de Mangarano, exploitants et donc aménageurs de leur espace, ont des problèmes. Les désaccords internes sont aussi responsables des caractéristiques de leur espace. Si une certaine solidarité se remarque à l'intérieur des lignées - les migrations de gens du village vers le lac Alaotra, par exemple, sont pratiquement le fait, d'une seule lignée dont quelques membres sont installés dans la région - des conflits peuvent opposer les différents groupes. L'immatriculation collective a été contestée dans sa forme originelle par une mutation de la propriété au nom de plusieurs dizaines de personnes en 1929. La discussion sur l'authenticité de cet acte est d'ailleurs encore une source de discorde entre les villageois - il est considéré nul par les descendants de quelques lignées, qui s'estiment être propriétaires de droits, par héritage direct de leur "chef" inscrit dans le titre foncier. A ceux-là s'oppose un groupe qui veut respecter la propriété collective. La solidarité des origines s'est effritée, phénomène que l'espace a enregistré.

Une organisation hydraulique, mise en place à l'époque des anciens, permettait au village de recevoir de l'eau, sur son site même. Actuellement, le canal principal n'est plus utilisable, pour toute construction, pour alimenter les abreuvoirs et, éventuellement, pour parer aux incendies. En

outre, le peu d'eau qui arrive encore est l'objet de conflits entre les gens d'amont, qui n'en reçoivent guère et les gens d'aval qui n'en reçoivent plus. Cette situation explique l'abandon des rizières installées sur la colline-site du village. Autre manifestation de ces conflits : l'inachèvement d'un projet d'adduction d'eau, commencé à la fin des années 1960. Le château d'eau, légèrement surélevée par rapport au village, a été construit ainsi que le canal amenant l'eau d'alimentation, mais la distribution n'a pu être effectuée, faute de consensus sur la localisation des fontaines. Chaque groupe d'habitations, qui correspond souvent à une lignée, ou à des segments de lignée, voulait en être bénéficiaire. Faute d'une autorité qui aurait pu imposer un choix, en l'absence de toute solidarité, les habitants continuent à prendre de l'eau dans les sources de bas fonds (*mantsaka rano an-dohasaha*), alors qu'un village voisin, sur un site identique, s'alimente à la borne-fontaine.

Cet exemple montre une unité territoriale où une autorité centralisatrice fait défaut, et où ne se trouve plus la solidarité qui a caractérisé les débuts de l'occupation de l'espace.

Dans le second exemple, le lien entre l'espace de vie d'une société et l'autorité pour l'aménagement de cet espace est encore plus net. Le village d'Ankorona situé sur la bordure méridionale du Vakiniadiana est particulièrement mal relié à Ambatomanga, ce qui est un élément essentiel, eu égard aux activités pratiquées. Il y a peu d'élevage laitier ; un certain nombre de ménages se livre à l'élevage de bœufs d'embouche, activité autrefois très importante. La part de l'aviculture et de la fabrication de charbon de bois est la plus grande dans les revenus monétaires : l'aviculture permet de gagner, en une seule fois, des sommes assez importantes utilisées pour les travaux agricoles, par la vente de volailles par dizaines. La production de charbon de bois est une des rares activités artisanales. Il est évacué par des commerçants étrangers à la région. La pratique du commerce ambulante concerne quelques ménages. Ce sur quoi doit porter notre attention dans le cadre du système d'exploitation des villageois, c'est un des supports essentiels, sinon le principal support des activités agricoles de bas-fonds : les canaux. Or on est frappé par l'absence d'entretien, leur état défectueux, l'incertitude de l'irrigation et du drainage.

Dans la vallée rizicole à l'ouest de la colline d'Ankorona (schéma n° 1), le canal exutoire des eaux venant du nord n'assure plus son rôle. Une partie du canal n'est plus fonctionnelle (*mihidy*) par suite de son rétrécissement, et

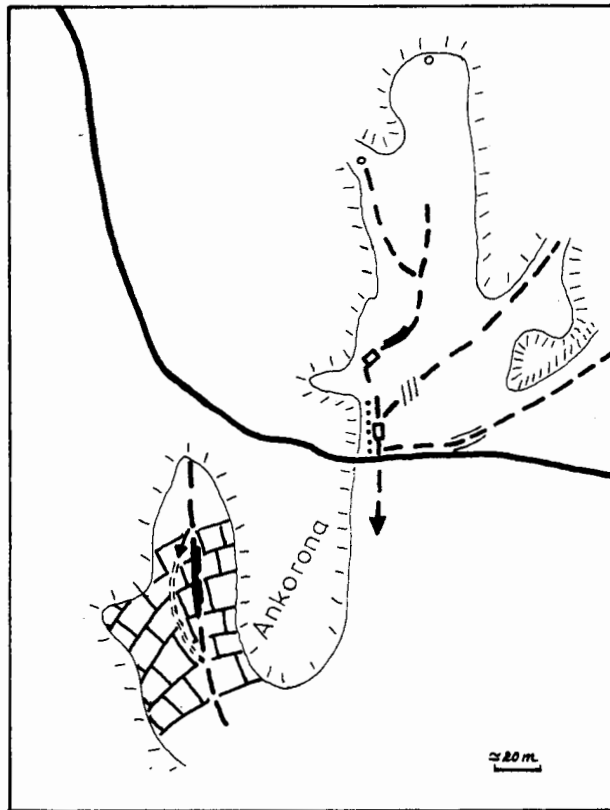
parce que le curage n'y a plus été effectué, ce qui a entraîné le développement de Cyperacées dans son lit. L'eau s'écoule alors par les rizières, car elle est bloquée en amont. Il en résulte une diminution de la production de riz : les plants sont inondés et des éléments charriés de l'amont sont déposés dans les rizières. Par ailleurs, passage obligé des eaux, elles ne peuvent être asséchées pour porter des cultures de contre-saison.













Des traits similaires peuvent être observés dans la vallée qui borde, à l'est, le village (schéma n° 1). Le canal principal présente des secteurs en contre-pente, ce qui empêche l'écoulement normal des eaux. Cela s'explique par le fait que ces secteurs n'ont pas été curés depuis plusieurs années, à cause de l'absence d'un canal de bordure pour récupérer les eaux de ruissellement des collines. Les parties du canal qui se situent à leur débouché sont alors le lieu de dépôt de leur charge. Un ouvrage en dur mis en place par l'opération micro-hydraulique en 1981 est obturé par des dépôts sableux, ce qui a provoqué une rupture des digues du canal, dont certains tronçons ont été tout simplement supprimés. La conséquence, là encore, est la diminution de la production agricole des bas-fonds. Des rizières, autrefois très productives, quelles que soient les conditions naturelles, sont aujourd'hui très dépendantes de ces mêmes conditions.

Cette situation anormale est due à l'indiscipline dans la gestion des canaux : mis en place pour exploiter les bas-fonds, ils ne permettent pas d'en tirer un meilleur parti, alors que beaucoup de ménages du village ont une production agricole insuffisante. L'évolution de l'organisation responsable de la discipline hydro-agricole montre que la crise date surtout de l'époque de la décentralisation des pouvoirs, qui a débuté en 1973. Il n'y a plus eu d'autorité politique capable d'imposer les travaux à effectuer. Chaque exploitant entretient uniquement la partie du canal mitoyenne à sa rizière (ce n'est que dans les cas de dégâts exceptionnels que les travaux réunissent plusieurs hommes), sans qu'il n'y ait une obligation de date ou de fréquence de curage. Aucune précision n'est donnée sur la qualité du travail à fournir (largeur et profondeur du canal) et il n'y a pratiquement pas eu de sanction pour les travaux non effectués. Le dicton "*kanakana misasa loha : samy manao izay saim-pantany*"⁽¹³⁾ illustre bien l'attitude des paysans du village. C'est pourtant sur la base d'une centralisation de l'organisation de l'entretien des canaux que le système fonctionnait auparavant et réussissait. En effet, d'après les informations que nous avons recueillies, le village

(13) Des canards qui se lavent la tête, chacun en fait à sa tête.

Schéma n°1-QUELQUES ASPECTS DES VALLEES A
L'OUEST ET A L'EST D'ANKORONA



| | | | |
|---|---|---|--|
|  | Canal |  | Absence de canal bordier |
|  | Partie du canal en contre-pente |  | Ouvrage en dur de Micro-hydraulique |
|  | Partie du canal qui ne laisse plus passer l'eau |  | Partie du canal où la digue est endommagée |
|  | Passage obligé des eaux |  | Rizières non-asséchées |
|  | Sens d'écoulement des eaux |  | Route |
|  | Source |  | Versants des "tonety" délimitant les bas-fonds |

d'Ankorona⁽¹⁴⁾ serait né du rassemblement, en un lieu, de plusieurs hameaux par Andriatsimadilo, représentant de l'*andriambe* d'Ambatomanga, capitale du Vakiniadiana⁽¹⁵⁾. Les différents hameaux constituaient autant de lignées, à l'origine apparemment sans lien de parenté ; les unions matrimoniales sont venues par la suite, au fil de la cohabitation. Par son autorité Andriatsimadilo a imposé l'organisation de l'exploitation des vallées, mettant en particulier en place une discipline des travaux d'entretien des canaux, maintenue sous la colonisation. En effet, l'intérêt de l'administration, soucieuse d'une bonne rentrée des impôts était de perpétuer - et même d'améliorer - les conditions pour une production agricole satisfaisante. Les travaux qui en découlaient permettaient aussi de contrôler la présence des hommes du village, donc de les recenser. Mr X..., né en 1916, rapporte qu'en cas de rupture de digues tout enfant capable de porter des mottes de terre (*mahazaka bainga*) devait être présent sur les lieux, pour aider le *fokonolona*. Au temps des communes rurales (sous la première République), les responsabilités en la matière étaient réparties autoritairement : tout homme de 16 à 50 ans savait qu'il devait entretenir telle piste, curer telle section du canal..., sous peine de punition infligée par le *fanjakana*.

La situation actuelle montre donc que la décentralisation des pouvoirs a supprimé une autorité nécessaire. Quand l'encadrement de l'aménagement de l'espace s'est modifié, son exploitation s'en est trouvée également modifiée. L'histoire régressive, à partir de cas où des anomalies dans l'exploitation du milieu indiquent la succession d'organisations différentes, montre ainsi que modifier l'infrastructure (par exemple, installer des ouvrages "en dur") sans se soucier de l'encadrement de l'exploitation peut être inefficace.

II

LE NORD DE L'IMERINA

A partir d'autres cas observés dans le nord de l'Imerina, où les conditions naturelles et l'histoire de l'implantation des hommes sont

(14) Le mot peut se décomposer en *Na-horona* (qui a été rassemblé).

(15) Il semblerait, d'après cette source, qu'Andriatsimadilo avait un "supérieur" établi à Ambatomanga.

différentes de celles du Vakiniadiana, nous essaierons de voir si le lien entre le paysage et son histoire est toujours aussi important.

Le nord de l'Imerina ici considéré (carte n° 3) correspond à l'espace compris entre le centre de l'Imerina (*kibon'Imerina*) et le pays marofotsy qui, à l'extrémité septentrionale du royaume, formait une zone tampon face aux Sakalava. Nous en situons globalement la limite sud à la latitude de l'actuel village de Sadabe, où la partie peuplée du *kibon'Imerina* semblait s'arrêter. C'est ce qui ressort de l'œuvre attribuée à Andrianampoinimerina qui aurait déclaré : «J'érigerai des villages au nord, pour en tenir les confins»⁽¹⁶⁾. Cette phrase, ainsi que l'établissement dans les environs de Sadabe des villages d'Andrainingaly, d'Ambohimila, d'Andrainarivo, peuvent être interprétés comme la mise en place d'un *limes* pour protéger la région centrale. La description des régions situées à l'est de la rivière Sahasarotra montre qu'on est déjà au-delà du *kibon'Imerina* : "C'est ici une terre de sangliers, et vous ne pouvez, Zanakandrianato⁽¹⁷⁾, ensevelir ici vos morts". Vers le nord, la limite se situe autour de la région du Vohilena, au-delà de laquelle se trouvent les Marofotsy. Le territoire du Vonizongo en est la limite occidentale et la lisière forestière des Hautes Terres centrales la limite orientale. Cet espace correspond au centre-nord de l'ancienne division de l'Avaradrano et englobe une grande partie du Vakinantsahasarotra⁽¹⁸⁾, un des quatre territoires de l'Imerina unifié par Andriamasinavalona. Le milieu naturel y est caractérisé par un modelé moins accidenté que celui du Vakiniadiana. Des collines aux formes amples, aux sommets d'altitude sub-égale, entre 1 200 et 1 400 m, donnent au relief son principal aspect. Quelques hauteurs isolées, dépassant 1 500 m d'altitude, dominent ces collines individualisées par un réseau de vallées étroites.

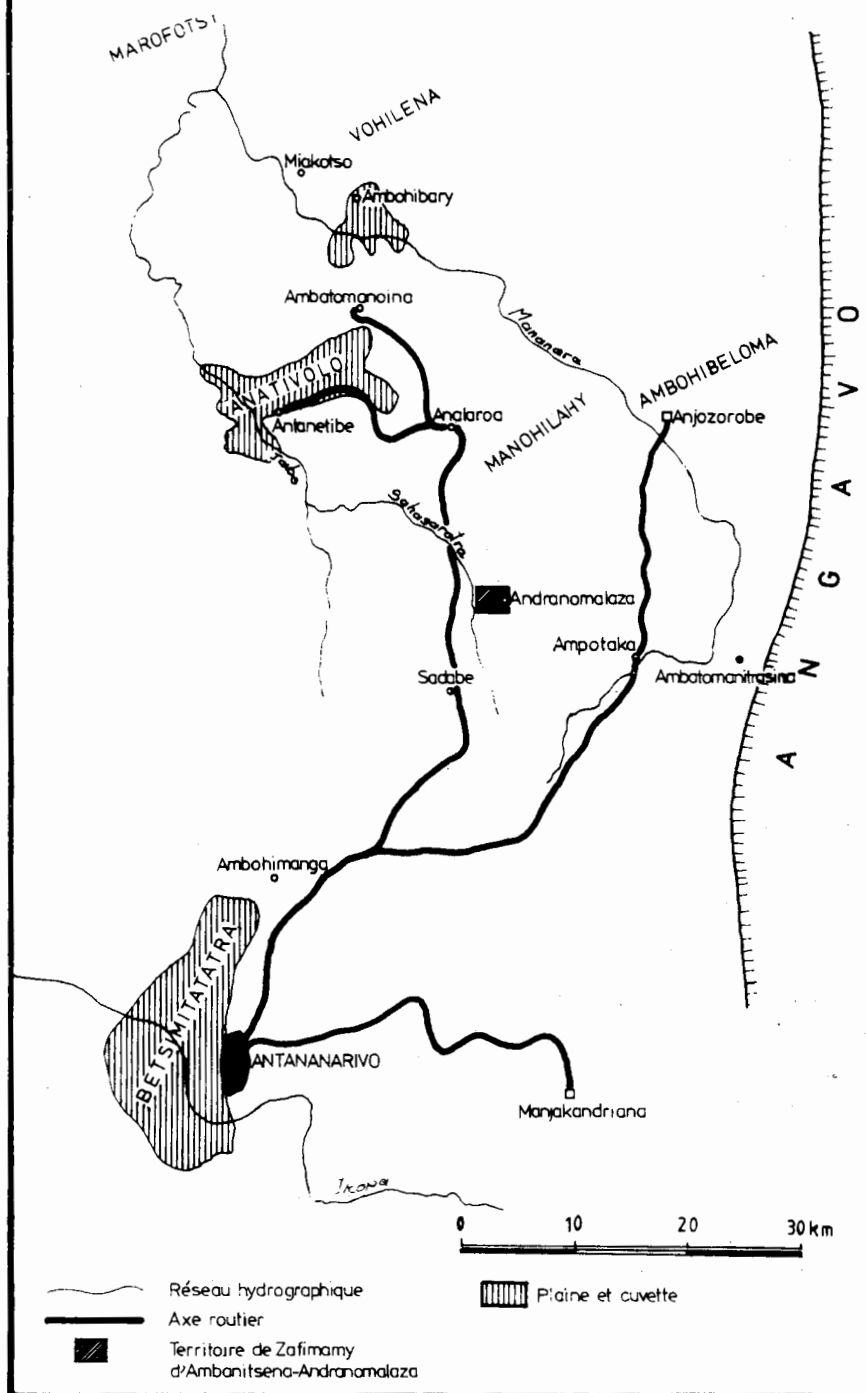
Deux secteurs présentent des aspects différents. D'abord les cuvettes d'Antanetibe-Anativolo (950 m d'altitude moyenne), parsemée de lacs et celle d'Ambohibary (900 m). Ces cuvettes, aux fonds plats, sont bien individualisées par rapport aux reliefs environnants. Ensuite la contrée située au nord des lacs d'Antanetibe ; plusieurs sommets y dépassent 1 400 m (le Vohilena, qui porte un lambeau de forêt naturelle, culmine à 1 414 m), la topographie y est plus accidentée, les cours d'eau s'encaissant parfois d'une

(16) R.P. Callet, *Tantara ny Andriana*, op. cit.

(17) Il s'agit d'un des quatre groupes du Mandiavato, lui-même sous-partie de la confédération de l'Avaradrano, un des six territoires de l'Imerina, au XIXe siècle.

(18) Littéralement, région traversée par la rivière Sahasarotra, affluent de la Jabo et dont les sources se trouvent à quelques kilomètres au sud-est de Sadabe.

Carte n°3- LE NORD DE L'IMERINA



centaine de mètres. Les rivières Sahasarotra et Mananara, qui appartiennent au bassin-versant du fleuve Betsiboka, sont les principaux d'entre eux. La Jabo, du même bassin-versant, coule à travers la cuvette d'Antanetibe. Certains noms de lieux font allusion à des espèces botaniques ; il en est ainsi du terme Anativolo formation de graminées⁽¹⁹⁾, mais la densité des espèces évoquée par les toponymes ne se retrouve, dans la cuvette, qu'en des endroits précis. En général, c'est une pseudo-steppe qui recouvre l'ensemble de la région ; d'une couleur verte en saison des pluies, virant au jaune pâle et au gris le reste de l'année si le feu n'y a pas laissé des cendres noirâtres, la monotonie de cette formation renforce l'impression d'une faible occupation humaine. En effet, une observation globale révèle un habitat groupé en villages d'importance moyenne, que séparent de vastes étendues où l'empreinte des hommes est faible. Le petit nombre de vestiges d'installations anciennes est un trait frappant, par rapport au Kibon'Imerina et au pays vakiniadiana, où les sites fortifiés sont un des éléments du paysage. La densité de la population du *fivondronana* d'Anjozorobe, unité administrative sur laquelle s'étend la plus grande partie de l'espace considéré, confirme cette impression : la moyenne est inférieure à 20 habitants au km². Une étude plus précise de la répartition des hommes révèle cependant, par endroits, des tâches de densité importante. C'est le cas dans un rayon de quelques km² autour d'Ambanitsena. Les villages y sont relativement plus nombreux que dans les secteurs limitrophes à l'est et à l'ouest, et la densité au km² plus forte : 48 dans le *fokontany* d'Andranomalaza⁽²⁰⁾. La population est surtout concentrée à proximité de bas-fonds : le long de vallées, à l'exemple des villages de la partie est du *firaisana* d'Analaroa et dans les cuvettes. Dans celle d'Antanetibe, par exemple, nombreux sont les villages autour de la plaine et la densité au km² dépasse 50 habitants⁽²¹⁾. La répartition des hommes dans cet espace tient essentiellement à l'histoire de son occupation.

Nous avons relevé, dans les *Tantara ny andriana*, deux faits relatifs aux fonctions qu'Andrianampoinimerina a attribuées à cet espace et qui indiquent les caractéristiques du peuplement. Le premier est la décision du roi de n'autoriser la présence de porcs et la consommation de *toaka*, eau de vie locale, qu'au nord de la rivière Sahasarotra, pour respecter des interdits et

(19) *Anativolo* : dans (ou parmi) les *volô* (phragmites mauritianus, graminées).

(20) H. Razananaivo, *Etude d'un terroir dans une localité des Zafin'Andriamamilaza : Ambanitsena et son environnement*, Mémoire de CAPEN, EN 3, Université de Madagascar, 1987.

(21) H. Rakoto-Ramiarantsoa, *Les hommes et les activités dans le nord de l'Imerina*, Antananarivo, Faritany, 1987, 24 p. dactyl.

protéger de conséquences fâcheuses la partie centrale, bien peuplée ; cela peut être un indice de faible charge démographique, ce qui rejoint nos observations sur la limite sud. Le second fait est la structuration de l'occupation de cette étendue par le même souverain, auquel sont attribuées deux actions : l'organisation des pâturages et la densification du peuplement. Le souverain est en effet présenté comme le responsable de la répartition des troupeaux en Imerina : "Avant l'unification... par Andrianampoinimerina, il y avait très peu de bovins ici, sur les hauteurs (en Imerina)". Il a ainsi désigné plusieurs endroits dans le nord comme pâturages royaux (Vohilena, Andraopasika, Miakotse dans le nord-ouest, Berorana dans le nord-est). Les zébus *maromadinika*, réservés pour le *hasina*, don au souverain en signe d'allégeance, étaient rassemblés dans la cuvette de l'Anativolo, sous la garde des Manendy⁽²²⁾. Ce fait sera confirmé par une observation bien tardive, en 1886, lors d'une tournée missionnaire dans la région de l'Anativolo⁽²³⁾. Autre aspect de l'occupation de cet espace, trois cent cinquante hommes furent ainsi établis dans la région du Manohilahy, et des précisions concernant leur origines montrent que, avec des nobles et un groupe de *mainty* (*tsiarondahy*), ont surtout été envoyés des gens de l'Avaradrano. Aux environs d'Ambohibeloma-Anjozorobe, ce sont huit cents hommes, originaires des mêmes contrées, qui furent installés. Plus au nord, au lieu dit Andranomahavelona-Ambatobetempo, ce sont des Zanadahy qui ont été placés pour créer un relais - *vavalàlana* - vers l'Antsihanaka et le récit des campagnes contre Manonilahy et Ambohibeloma, ainsi que certains toponymes (amont, aval, terrasse...) montrent l'ancienne présence dans la région de Sihanaka et de Bezanozano. La région nord-ouest fut tenue essentiellement par des Tsimahafotsy⁽²⁴⁾ : cent toits à Miakotso, cent toits à Vohilena... Il semblerait que sous Radama I (1810-1828) la région ait été solidement tenue, car ce souverain avait permis aux hommes atteints de nostalgie de rentrer dans leur pays d'origine.

Nos enquêtes mettent en valeur une deuxième période d'installation, vers le début de ce siècle. Il s'agit d'une part, d'anciens esclaves libérés, dont la généalogie indique qu'ils ont rejoint un parent déjà sur place, d'autre part, de *hova* qui, sont venus à la suite des nobles, ou, plus généralement, pour se rapprocher de parents déjà établis, en l'occurrence les soldats-colons envoyés

(22) Groupe statutaire *mainty*, directement rattaché au souverain.

(23) Rev. Matthews, "The report of the visit of Razakarivony and Rakotovao to the churches and schools in Anativolo", London board, Incoming letters, box 21, folder jacket, D. 1886

(24) "Je vous installe pour garder mon royaume ; mes biens, mes bœufs sont ici" leur avait dit le souverain.

par le roi⁽²⁵⁾. La faible occupation humaine de cette région explique sa fonction de pâturage, synonyme de libres espaces et le type de peuplement. A l'origine donc, une installation de colons assure une présence dans ce "no man's land", où Sihanaka, Bezanozano, Sakalava même faisaient des incursions, puis des migrants viennent spontanément occuper les terres encore disponibles⁽²⁶⁾. Ce peuplement génère une installation en fonction du lieu d'origine - donc du groupe statutaire - des colonisateurs : des territoires, des villages sont encore actuellement occupés presque uniquement par leurs descendants. Il en est ainsi des zanak'andriambe à Ampotaka, des descendants d'anciens serviteurs à Belavabary, de villages de Manendy dans l'Anativilo.

L'implantation du groupement homogène des zafin'andriamamilaza autour d'Ambanitsena ne répond pas aux mêmes conditions. Il s'agit de la segmentation d'un lignage du clan⁽²⁷⁾, dont l'installation primitive sur les Hautes Terres se situait à Ambatomanitrasina. Les traditions orales signalent que ce groupe bénéficiait de privilèges particuliers et jouissait de l'estime d'Andrianampoinimerina. La segmentation du clan aurait eu lieu dans les années 1780, et les Zafimamy d'Ambanitsena s'y seraient installés depuis le début du 19^e siècle⁽²⁸⁾.

Région historique en bordure du royaume, cette partie nord de l'Imerina a donc connu trois types d'occupation de l'espace : l'installation du groupe, fruit de la segmentation d'un clan, une affectation en pâturages royaux, sous la surveillance des *manendy*, l'établissement de soldats-colons. Les exemples que nous allons développer montrent qu'à ces trois situations correspondent, actuellement, des paysages différents.

Dans le *fokontany* d'Andranomalaza (territoire de Zafimamy) la période de soudure s'étend, en moyenne, de janvier à avril, et pour une moyenne de consommation de 1 kg par jour et par personne, il y a un déficit de production de 183 tonnes de riz⁽²⁹⁾. Un cycle végétatif relativement court fait

(25) Ce sont les parents, décédés, des personnes actuellement les plus âgées du village qui constituaient cette génération. Dans la cuvette de l'Anativilo, ces derniers se souviennent que ce fut vers les années 1920 que la partie au nord des lacs a été défrichée et aménagée.

(26) Le doyen du village de Belavabary affirme que la localité d'Ambatomanoina, qui compte 2 800 habitants, n'existait pas au début du siècle ; la région était déserte (*efitra*).

(27) H. Razananaivo, *op. cit.*

(28) *Ibid.*

(29) *Ibid.*

de la patate douce la culture pluviale la plus importante ; en revanche les champs de manioc et de taro sont plus ou moins délaissés, à cause de l'importance des vols. Un taux de mortalité élevé caractérise le *fokontany* : plus de 36 % en 1986 (pour une moyenne nationale de 18 ‰ et 9 ‰ pour la province de Tananarive). De 1 603 habitants en 1985, la population est tombée à 1 445 en 1986, à la suite d'une période de soudure particulièrement difficile.

Dans un milieu physique aux caractères semblables, une impression d'aisance alimentaire se dégage à l'observation du terroir d'Ampotaka-Mangamila ; à cause de la solidarité des habitants dans les tours de garde les cultures ne sont pas exposées au maraudage. De beaux plants de manioc sont l'objet de soins attentifs sur les collines, alors que, dans les villages environnants, se multiplient les stratégies contre le vol. Une segmentation du village vers des zones défrichées à une cinquantaine de kilomètres plus au nord, a permis une atténuation de la pression démographique locale et à partir de *zana-bohitra*⁽³⁰⁾, un ravitaillement en produits vivriers, particulièrement en riz.

Dans la cuvette de l'Anativilo, beaucoup de villages présentent une situation qui incite à la réflexion. L'intégration des économies paysannes au circuit monétaire est remarquable, les profits proviennent essentiellement des cultures commerciales. Des ruraux amènent directement leurs produits sur les marchés d'Antananarivo. Quelques chiffres donnent une idée de l'importance des revenus : en 1986, un ménage a retiré 200 000 francs malgaches de la seule vente de manioc. La même année, quelques paysans ont produit plus d'une tonne d'oignons⁽³¹⁾, vendus entre 300 et 600 francs le kilo. Par ailleurs, lors des foires, beaucoup de paysans dépensent 75 000, voire 100 000 francs, ce qui révèle leurs disponibilités financières. Or cela ne dégage pas un capital qui serait investi dans l'amélioration des conditions de production. Le circuit monétaire du paysan est ainsi limité : produits alimentaires - zébus- *jamà*⁽³²⁾. Le cas de l'élevage bovin est une illustration nette : aucun progrès n'est constaté dans cette activité, malgré les actions de vulgarisation des sœurs ursulines d'Analaroa (pâturages améliorés en

(30) Littéralement village-enfant, par comparaison au village-mère d'où est partie la segmentation.

(31) Des interdits sur la culture de l'oignon caractérisaient cette région il y a une dizaine d'années ; actuellement, l'oignon est la première culture commerciale.

(32) Fête se tenant en *ririnina*, après la récolte de riz, qui marque un événement social (circoncision, retournement des morts...). Son organisation coûte au moins une centaine de milliers de francs malgaches.

courbes de niveau) ; l'impact social de ces dernières en milieu paysan, par le biais de leur dispensaire, est pourtant très fort.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette diversité de situations : dans la cuvette d'Antanetibe, le rôle des transports vers Antananarivo a été essentiel pour le développement des cultures commerciales qui, par ailleurs, bénéficient de très bonnes conditions naturelles (micro-climat plus chaud, fort potentiel agricole de sols alluviaux...). Ailleurs, l'organisation sociale peut permettre des solidarités de travail et oriente les activités. Ces facteurs interfèrent à des échelles différentes de temps et d'espace. Les trois exemples que nous avons présentés montrent l'importance d'une prise en compte de la dimension historique pour comprendre le fonctionnement de l'économie agricole.

Ampotaka est un village où les habitants sont tous *zanak'andriambe*, descendants des soldats-colons jadis installés dans ce territoire. Cette origine homogène se traduit encore actuellement par une organisation qui impose une discipline de production : entretien de canaux, dates de semis, tours de garde... Cette organisation est très présente dans la vie du village (les plaintes officielles ne sont déposées, à l'échelon des collectivités décentralisées, que si l'organisation n'a pu régler, à son niveau, le conflit entre les paysans), elle est reconnue par tous, elle est à la base du paysage d'Ampotaka, original par ses cultures intensives.

Pour comprendre les aspects économiques du territoire des Zafimamy d'Ambanitsena-Andranomalaza il faut considérer les caractères de leur installation. Le groupe, qui bénéficiait de privilèges qualifiés de "corvées royales"⁽³³⁾, soucieux de garder son unité, est resté fermé : des rites sont conservés, des interdits observés scrupuleusement, ce qui explique l'absence de certaines productions. Ainsi il n'y a ni élevage de porcs, ni culture d'oignons. Les terres restent la propriété des parents, de leur vivant, et les jeunes, majoritaires, n'en possèdent pratiquement pas ; le système du *kaodrazana*⁽³⁴⁾ fait que les terres restent dans le patrimoine familial, à tout le moins clanique, en cas de vente forcée. Cette faible ouverture sur l'extérieur - jusqu'à présent, aucun étranger n'est propriétaire foncier dans le territoire du

(33) Hugon, au cours de son voyage au "pays de l'Ancove" en compagnie de Mayeur, signale la présence d'un groupe tribal (les Zafimamy, dont il évoque les privilèges) à la lisière occidentale de la forêt (cf. J. Cl. Hébert, "Un traitant de Madagascar : Barthélémy Hugon", *Omal sy Anio*, 12, 1980, p. 115-128). Grandidier écrit : "Les Zafimamy... habitent sur la lisière occidentale de la forêt, dans le pays des Mandiavato et... étaient aussi considérés comme nobles. (G. Grandidier, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar. Ethnographie*, Paris, Hachette, t. 4, 1928).

(34) *Kao-drazana*, tarif préférentiel pour les membres d'une famille (au sens restreint), lors de transactions foncières.

clan (par ailleurs, l'endogamie reste importante) - a pu d'autant plus se maintenir que le territoire est relativement à l'écart des axes de communication vers Antananarivo.

C'est sa valeur symbolique, plus que matérielle et son utilité économique, qui explique la place du bœuf dans l'économie des paysans de l'Anativilo. Le bœuf est la raison d'être du pâturage royal et s'est révélé une référence sociale ; sa possession, en elle-même, est recherchée, sans qu'il y ait nécessairement un souci de rentabiliser cet élevage. Par ailleurs, le cheptel bovin est plus utilisé pour les travaux agricoles que dans les autres régions de l'Imerina : il intervient pour le piétinage des rizières, avant le semis direct, il sert également au battage du riz (*manosy vary*). Que la culture des oignons soit devenue la première culture commerciale de l'Anativilo alors qu'elle est toujours un *fady* (interdit) dans le territoire d'Andranomalaza relève de la conjonction de plusieurs facteurs : un meilleur potentiel naturel, des communications plus denses avec la capitale, une plus grande ouverture des hommes aux innovations. Mais que le zébu tienne une aussi grande place dans les investissements financiers des paysans, sans que cela ne dégage de plus grandes possibilités économiques, est un fait qui ne peut se comprendre sans se référer à l'histoire de l'occupation de l'Anativilo.

Ces exemples montrent que l'espace n'est ni quelconque, ni neutre : il est occupé, exploité, organisé, perçu selon le type de relation que possède avec lui la société qui l'occupe. Par ailleurs, il enregistre les différentes conditions de son aménagement et l'observation de dysfonctionnements peut être l'indice d'une discontinuité dans la logique de son exploitation. Dans ce sens l'étude de l'espace permet de recouper des traditions orales. Ainsi, des canaux longeant sur plusieurs kilomètres les flancs des *tanety* dans la partie est de l'actuel *firaisana* d'Analaroa, indiquent une occupation homogène du territoire, car ils ne se situent pas dans un cadre d'aménagement centralisé et centralisateur⁽³⁵⁾ comme cela fut le cas pour le Betsimitatatra. Leur présence corrobore l'occupation de ces espaces attribuée, selon les *Tantara ny andriana*, à des groupes de l'Avaradrano. Ces faits montrent l'intérêt dans une région historique comme l'Imerina de "l'étude des hommes dans leurs rapports serrés avec la terre" (Braudel), car des situations actuelles peuvent ne pas être comprises, si on les détache de leur histoire. Des actions actuelles peuvent aussi se trouver en porte-à-faux, si elles sont appliquées dans un lieu dont l'existence, la logique obéit à un cadre de références tout à fait autre. Dans le

(35) H. Rakoto-Ramiantsoa, *op. cit.*

même temps où un espace est aménagé, modelé par une génération - hommes d'un temps - qui peuvent lui conférer un paysage particulier, cet espace est lui-même porteur d'une dynamique ou d'une pesanteur, fruits de l'action des générations d'hommes qui s'y sont succédés - hommes dans le temps. On peut enfin se demander s'il y a une période, une couche historique dont les modes d'organisation ont le plus marqué de l'Imerina.

Ces interrogations et réflexions montrent que l'espace, qui est par définition le territoire du géographe, doit, pour être bien compris, être vu aussi sous l'angle du "territoire de l'historien"⁽³⁶⁾.

(36) M.C. Pingaud, "A propos du territoire de l'historien", *Etudes rurales*, n° 75, 1979, p. 97-104.

FAMINTINANA

Miankina amin'ny fandinihana ohatra vitsivitsy voafantina hita any amin'ny faritra atsinanana sy avaratr'Imerina ity fanadihadiana momba ny fomba nitoeran'ny olona sy nanajariany ny tany ity. Nanana anjara toerana lehibe tokoa ny tantara tany Vakiniadiana ary nahatonga fahazarana tsy mety lefy, mifanohitra amin'ny fomba fijery lôjika momba ny toe-karena ananantsika ankehitriny. Any amin'ny tananan'i Mangarano ohatra, dia ny lamim-piaraha-monina fahizay no manazava amintsika ny toetry ny fananan-tany hita ankehitriny sy ny disadisa misy eo amin'ny antokon'olona izay mpifandrafy ka nampihemotra ny fahaizana mampiasa ny fitarihandrano eo amin'ny fambolena. Any amin'ny faritanin'Anjozorobe kosa indray dia hita taratra eo amin'ny fizarazarana ao anatin'ny fiaraha-monina ny nametrahan'Andrianampoinimerina voanjo tany tamin'ny voalohandohan'ny taon-jato faha-XIX.

Koa tokony hoheverina koa ho faritry ny mpandinika tantara izany ny faritra, araka ny fahitan'ny mpandinika jêôgrafia azy.

SUMMARY

This reflection on the way space is occupied is based on the study of a few examples taken from Eastern and Northern Imerina. In the Vakiniadiana, history has played a fundamental role and created habits which keep holding out against today's logical conception of economy. In the village of Mangarano, the old social organisation account for the present land structure as well as for the tensions between antagonistic groups which brought about the decline of hydraulics in farming. In the region of Anjozorobe, the way the population is spread is suggestive of a settlement established at the beginning of the nineteenth century by King Andrianampoinimerina. Thus, space which is the sphere of geographers, must also be perceived as "a sphere for historians".